

L'interprétation, en effets
Intervention pour le 17/10/2017
Philippe Madet

Je dirais de l'interprétation qu'elle est, comme le transfert avec lequel elle est très liée, l'une des deux affaires majeures et peut-être les plus complexes du travail de l'analyste. Une raison tient peut-être au fait que l'interprétation analytique est une affaire totalement nouvelle, qui n'existe que dans le discours analytique, lequel n'a qu'un peu plus de 100 ans, ce qui est peu au regard l'histoire de l'humanité. Elle n'a de ce fait rien d'évident, elle ne relève pas de l'intuition.

Les trois autres discours sont là depuis longtemps. Ils se sont transmis et perpétués, si bien que nous arrivons à nous débrouiller avec, parfois même jusqu'à à nous y fondre. Avec le discours analytique, l'interprétation est une voie nouvelle, qui implique que l'analyste occupe une place tout à fait spécifique, absente des autres discours.

Mais comment appréhender le savoir y faire avec l'interprétation, le repérer comme ayant été opérant car, après tout, quand un analysant travaille ou se laisse travailler, quelle est la preuve que l'interprétation y est pour quelque chose?

En résumé: Qu'est-ce qui prouve l'interprétation? Peut-on parler d'une interprétation juste?

Les victoires de la construction explicative?

Nous avons dans les séances précédentes beaucoup parlé de l'interprétation vue par Freud, pour qui: « L'intention du travail analytique est d'amener le patient à lever les refoulements des débuts de son développement (...) pour les remplacer par des réactions qui correspondent à un état de maturité psychique¹. » Cette intention est portée par ce qu'il appelle, comme on l'a vu la dernière fois, plutôt que des interprétations, des constructions, non pas de l'analysant mais de l'analyste. Freud dit de l'analyste qu'il faut qu'« il devine ou, plus exactement qu'il construise ce qui a été oublié². »

L'analysé fournit le matériau, l'analyste donne les plans à partir de ce matériau, et l'analysé peut alors bâtir un psychisme mature, ce qui peut s'entendre comme défaire des malfaçons de l'enfance pour rester dans la métaphore du bâtiment.

A l'appui de sa clinique, Freud a fait évoluer la direction de la cure. Il est passé de l'association que l'on pourrait dire dirigée, qui consistait à guider activement le patient vers le noyau pathogène, à celle dite libre.

Un peu comme le pêcheur attend que le poisson arrive pour le ferrer, le psychanalyste attend que l'inconscient se révèle pour l'attraper. Il pourra lancer quelques appâts (Freud s'appuie sur une citation d'Hamlet, Acte II, scène I), par exemple l'appât du mensonge pour attraper la carpe de la vérité³.

Nous étions alors plutôt dans une démarche explicative, sensée avoir un effet de résolution du symptôme.

Freud, qui pouvait se montrer à la fois très sûr de lui mais savait aussi garder une dose d'humilité, n'était en fait pas du tout sûr des bienfaits de la construction. Il écrit: « Qu'est-

¹ S.Freud, Constructions dans l'analyse, in *Résultats Idées Problème*, PUF, Paris, 1998, p. 270.

² *Ibid*, p. 271.

³ *Ibid*, p. 274.

ce qui nous garantit, pendant que nous travaillons aux constructions, que nous ne faisons pas fausse route et que nous ne compromettons pas la réussite de la cure en soutenant une construction inexacte⁴? ».

Mais comment cela se juge-t-il ?

Ce serait simple si l'analysant disait à l'analyste et s'il suffisait de s'y fier : « oui c'est ça, votre interprétation est juste ». Le contraire, « non ça n'est pas du tout ça », serait tout aussi intéressant si l'on supposait que le non est une résistance à l'interprétation réussie. Ce serait prétendre, et si ce qui a pu être reproché à l'analyse que, quelle que soit la réaction de l'analysé, l'analyste a toujours raison.

Sauf que ce qui vérifie n'est ni l'opposition, ni l'assentiment. Freud, qui se méfiait même plus de l'assentiment que de l'opposition l'avait déjà écrit: « nous ne tenons pas un « non » de l'analysé pour entièrement valable, mais nous n'acceptons pas davantage son « oui ». (...) Le « oui » direct de l'analysé (...) peut effectivement indiquer que celui-ci reconnaît comme juste la construction proposée. Mais il peut aussi être dépourvu de sens et même être hypocrite (...)»⁵ »

Le oui donc ne suffit pas, il faut qu'il ait des effets.

L'interprétation juste pour Freud est donc celle qui a des effets de mise au travail.

Il en donne un exemple avec le petit Hans, auquel il présente une sorte de conte, sorte de métaphore explicative, qui pourra avoir son effet. Voici ce qu'il lui dit: « Bien avant qu'il ne vint au monde, j'avais déjà su qu'un Petit Hans naîtrait un jour qui aimerait tellement sa mère qu'il serait par la suite forcé d'avoir peur de son père⁶. »

Il tente, avec le conte, de faire comprendre à Hans que ce n'est pas des chevaux dont il a peur mais de son père. Une explication via le conte donc, lequel est une forme de construction.

Il nous explique ce qui se passe ensuite: « A partir du jour de cette consultation, je reçus des rapports presque quotidiens relatant les changements survenus dans l'état du petit patient⁷. »

En se présentant comme une sorte de magicien qui savait déjà quelque chose de sa vie, comme sujet supposé savoir dirions-nous maintenant, il obtient l'acceptation de l'interprétation et la possibilité du travail analytique.

L'interprétation est ainsi prouvée quand elle permet à Hans, non pas de guérir dans un premier temps, mais de poursuivre son travail d'analyse.

Freud énumère d'autres vérifications, d'autres preuves possibles de ses interventions. Il écrit: « Il existe des modes indirects de confirmation auxquels on peut absolument se fier⁸. »

Quand le patient par exemple dit: « Je n'ai jamais pensé cela ». Lorsque l'analysé répond par une association qui contient quelque chose de ressemblant ou d'analogue au contenu de la construction.

Quant la confirmation s'insinue grâce à un acte manqué. Et encore, plus étonnant a priori, quand il y a aggravation des symptômes, comme on l'a évoqué la dernière fois.

⁴ *Ibid*, p.273.

⁵ S.Freud, *Constructions dans l'analyse, in Résultats Idées Problème*, PUF, Paris, 1998, p. 274.

⁶ S.Freud., *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 2001, p. 121.

⁷ *Ibid.*, p. 121.

⁸ S.Freud, *Constructions dans l'analyse, in Résultats Idées Problème*, PUF, Paris, 1998, p. 275.

Qu'en est-il avec les premiers temps de l'enseignement de Lacan?

La visée de l'analyse lacanienne est différente de l'analyse freudienne, parce qu'elle vise ni plus ni moins qu'un changement de rapport à la vie, donc un au-delà du traitement des symptômes. Le temps des analyses s'est de ce fait nettement allongé et, si les sujets qui viennent rencontrer un analyste doivent être patients, les analystes devront aussi savoir patienter, sans chercher à expliquer. Là où il n'y a rien de changé par rapport à Freud, c'est qu'ils devront savoir faire en sorte que leur patient travaille, suffisamment longtemps et beaucoup plus longtemps qu'à l'époque de Freud pour aller à la fin de la cure. Par contre, le sujet en analyse n'est plus un analysé mais un analysant, terme qui indique clairement un caractère actif, et modifie la pratique et la théorie de l'interprétation.

De l'explication à l'élucidation.

Lacan a mis l'interprétation au premier chef de son enseignement puisqu'elle est le sujet même qui fait l'introduction de son premier séminaire.

Il s'appuie pour cela sur le bouddhisme zen, démonstration semble t-il pour lui de ce que peut être une interprétation, bien différente de celles de Freud. Je le cite, et c'est la toute première phrase du séminaire I :

« Le maître interrompt le silence par n'importe quoi, un sarcasme, un coup de pied. C'est ainsi que procède dans la recherche du sens un maître bouddhiste selon la technique "zen"⁹. » On sort du conventionnel. Un sarcasme ou un coup de pied, vous voyez que nous sommes loin du convenu, de l'intervention qui se voudrait intelligente et savante, mais plutôt impertinente. Pas n'importe laquelle: une impertinence qui n'est pas dirigée contre la pertinence conversationnelle, elle n'est pas son opposé, elle qui dit que non.

Le maître Zen déloge son disciple des pertinences aliénantes, tout comme il s'agit pour l'analyste de déplacer son patient de son aliénation à la demande de l'Autre. C'est ce que montre encore ce *mondô* Zen

« Un moine demanda à Maître Tung-Shan :

– Qu'est-ce que le Bouddha ?

Tung-Shan répondit :

– Trois livres de lin ! »

Il ne s'agit pas là de sarcasme ou de coup de pied, mais on ne peut pas dire non plus que la réponse soit pertinente, au sens où on utilise habituellement ce terme.

Et une chose est sûre : exit l'explication.

Non seulement la réponse n'est pas explicative, mais il n'y a pas non plus de question du style « Vous pouvez préciser ? » ou « Que voulez-vous savoir au juste ? ».

Les questions peuvent faire blocage tout autant que les explications. C'est Serge Azzaro qui avait mis ce proverbe dans un numéro de l'En-je: « C'est de questions que les enfants vivent et de réponses que les hommes meurent. »

Je pense aussi à cette petite fille qui me prévient la première fois que je la reçois: « si on me pose des questions, ça me stress, je ne sais pas quoi dire. » Elle m'a donc prévenu et je trouve remarquable cet avertissement de départ qui indique qu'elle a parfaitement saisi le travail que nous pouvions faire ensemble.

Expliquer peut avoir des vertus.

Expliquer c'est étirer les plis, c'est dissiper les ombres. ça peut éclairer. C'est peut-être ce que Lacan a appelé un « dire éclairant » et qui peut avoir un effet bénéfique, celui d'éclaircir donc. Mais est-ce si sûr ? Dans l'analyse lacanienne, il ne s'agit pas pour l'analyste d'être la lumière de l'analysant, celui par qui arriveraient des apparitions.

⁹ J.Lacan., *Le séminaire, Livre I*, Paris, Seuil, 1975, p. 7.

Tout comme Freud s'est méfié de l'écueil des constructions, Lacan s'est méfié de ce dire éclairant, qu'il n'a d'abord pas exclu mais qu'il a clairement distingué de l'interprétation. On le lit ainsi dans *La direction de la cure* quand il parle d'un propos articulé fait pour amener le sujet à prendre vue sur une de ses conduites¹⁰. Mais il ajoute juste après que ce propos articulé « peut recevoir un tout autre nom (...) sans mériter celui d'interprétation, seulement d'être un dire éclairant. »

Expliquer peut présenter le risque d'immobiliser (comme dans le cas de la petite fille dont je vous parlais tout à l'heure), d'abdiquer face à l'imprévisible, de mettre en concepts comme on peut mettre en cage, de saturer, d'alimenter la résistance de l'analysant comme Freud l'avait très bien compris et comme cela se constate dans la clinique.

A l'explication, l'obsessionnel opposera son doute et le fera éventuellement savoir de nombreuses séances plus tard; il ne ratera pas l'occasion de prouver non pas l'interprétation mais plutôt son erreur. L'hystérique manifesterà son insatisfaction, beaucoup plus rapidement, et balayera le sens de l'explication; elle règnera sur le maître qui s'est cru malin d'expliquer. Le psychotique, fort de sa certitude, n'en croira rien, vivra éventuellement l'explication comme persécutrice et pourra la faire payer cher.

L'inverse peut aussi se présenter, quand l'explication fait point d'appui, voire identification, ce qui est tout autant un problème. La défense s'exprime alors ainsi: " mon psy m'a dit que".

Ce n'est pas seulement l'explication qui est à bannir mais aussi, comme Lacan l'a énoncé, tout ce qui est de l'ordre du convenu, de l'attendu, du socialement correct et qui ne fait pas interprétation.

On pourrait se demander pourquoi après tout, pourquoi ne pas avoir quelques échanges convenus dans une cure, du style: « Bonjour Monsieur, comment allez-vous? ». Un peu de politesse, ça fait toujours plaisir, ou ça rassure parce qu'alors on se comprend puisqu'on utilise les mêmes codes. On pourrait dire que ça ne mange pas de pain, mais justement, si ça ne mange pas de pain, quid de l'inconscient? Si ça ne coûte rien, si ça n'a pas d'impact, quid d'une mise au travail ?

A être non dupes, de l'inconscient dans ce cas, l'analyste et l'analysant sont dans l'errance.

Priorité à l'inconscient, avec cette différence entre Freud et Lacan quant à la position de l'analyste pour faire interprétation. Il me semble que le premier attend d'être frappé par l'inconscient, alors que le second vise à frapper à la porte de l'inconscient. L'analyste freudien interprète à partir de ce qui le frappe dans la parole de l'analysant, l'analyste lacanien va au-delà, il a le devoir d'aller frapper et c'est l'interprétation qui le lui permet. Il n'attend pas seulement que l'inconscient se présente, sous forme d'un lapsus par exemple, il va vers lui.

Dans la mesure où il s'agit d'aller frapper à la porte de l'inconscient, ce serait faire perdre son temps à l'analysant que de laisser beaucoup de place aux formules de politesse conversationnelles. L'inconscient n'a pas sa place dans le convenu, et c'est bien d'ailleurs un des rôles du socialement correct que de le mettre de côté parce qu'il pourrait être gênant.

Plutôt que d'explication, dans *Les quatre concepts fondamentaux*, Lacan parle d'éclaircissement interprétatif¹¹. Quelle est la précision ?

¹⁰ J.Lacan., *Ecrits, tome 2*, Paris, Seuil, Points, Essais, 1999, p. 70.

¹¹ J.Lacan., *Le séminaire, Livre XI*, Paris, Seuil, Points, Essais, p. 299.

L'élucidation n'est parfois pas loin de l'explication, elle est même, comme c'est indiqué dans le dictionnaire, présentée comme un de ses synonymes. Alors quelle différence ?

L'explication vient de l'Autre, conclut, ferme. C'est terminé, elle vise la fin de l'énigme. Pire, elle peut figer en remplaçant un chiffrage par un autre. Le sujet change éventuellement de direction du fait de l'explication, mais il y a toujours des œillères.

L'élucidation interprétative dit qu'il y a un éclairage mais ne vise pas la vérité. Elle modifie les repérages et ouvre des perspectives. Quand on vous répond « Trois livres de lin » à la question « Qu'est-ce qu'est le bouddha ? » comme d'autres pourraient tout autant interroger « Qu'est-ce qu'est Dieu ? », ça ne fait pas vraiment chiffrage. Rien ne vient boucher le vide qui s'est ouvert. Il n'y a pas de sens mais une autre proposition qui permettra peut-être à l'analysant de faire un pas de sens.

Il n'est alors pas question de compréhension, mais de possible préhension d'une ouverture pour l'analysant par une interprétation que l'on pourrait aussi qualifier de contre-intuitive. Aucune intuition dans la réponse « Trois livres de lin ». Il n'est pas question de bon sens. A noter que la contre-intuition qui élucide n'est pas une spécificité de la psychanalyse, nous en avons des exemples dans les découvertes scientifiques avec lesquelles nous pouvons je crois faire un parallèle. Je parle de celles qui ont bouleversé la pensée et le narcissisme de l'homme, auxquelles Freud a d'ailleurs associé la découverte de l'inconscient. Les théories sur la gravitation, les théories d'Einstein ou la physique quantique par exemple sont contre-intuitives, elles ont révélé de l'étrange et ont pourtant fait découverte et permis d'aller plus loin.

L'élucidation interprétative fait rencontre avec l'inconscient, rencontre toujours étrange et qui ne laisse pas sans parler même si elle peut un temps laisser sans voix. Elle va bousculer, voire modifier des repérages, pulvériser le sens admis. C'est la démonstration de l'exemple du moine zen que j'ai citée précédemment, laquelle vise au sens pour ouvrir vers ce qui est oublié, soit le « qu'on dise ».

De la vérité à la réussite

L'explication vise la vérité, l'interprétation vise le faire.

L'expression « ça fait interprétation » est intéressante car elle reconnaît, avec le « ça », qu'il y a quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la maîtrise, et qu'il n'y a donc pas de recettes toutes faites de l'interprétation, un catalogue qu'il nous suffirait de bien connaître.

Ainsi, l'interprétation ne peut se prévoir. Non seulement il est difficile de la vérifier après coup mais on ne peut sûrement pas assurer par avance de sa vérification. Pas de passez-muscade selon cette ancienne expression reprise par Lacan pour dire que l'interprétation n'est pas un tour de magie qui se prépare pour qu'ensuite le tour soit joué. Lacan poursuit, dans une réponse à des étudiants en philosophie : « une interprétation dont on comprend les effets n'est pas une interprétation psychanalytique.¹² ».

L'interprétation intentionnelle ne vise pas au sens, et ni même bien souvent le sens mais plutôt l'égo de l'analyste. Autrement dit, l'interprétation intentionnelle est une jouissance de l'analyste, qui peut alimenter celle de l'analysant, et on ne peut donc pas parler d'une interprétation réussie. Michel Bousseyroux, dans le numéro 22 de l'En je lacanien, l'a écrit de manière très claire ainsi: « Mieux vaut, le plus souvent, que l'analyste, dans sa pratique, se la ferme et arrête la séance juste avant que la jouis-sens ne déborde¹³. » J'ajoute qu'elle peut déborder tant pour l'analyste que pour l'analysant.

¹² J.Lacan, Réponses à des étudiants en philosophie, in *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 211.

¹³ M.Bousseyroux, *L'en-je lacanien n° 22*, p. 60.

L'interprétation est une surprise, et ne peut être qu'une surprise. Autrement dit, elle ne se programme pas et se produit quand on ne s'y attend pas. Colette Soler a écrit un très beau texte qui en dit quelque chose pour elle-même quand elle est allée faire une demande d'analyse à Lacan. Ce texte a pour titre *l'effet Jacques Lacan*. Elle y raconte comment, au 2ème entretien, une seule expression de Lacan lui fit dire quelque chose qu'elle n'avait jamais pensé dire.

La surprise ne veut pas dire que c'est une affaire au petit bonheur la chance, que l'analyste puisse répondre par n'importe quoi en se disant: on verra bien ce que ça donne. Cela suppose que l'analyste entende, et réponde par sa présence, sache faire coupure à la jouissance des deux égos. Que l'interprétation échappe n'implique pas de laisser s'échapper l'analyste et l'analysant dans leurs jouissances respectives.

Elle échappe, tant à l'analyste qu'à l'analysant et, après tout, il n'y a là rien que de plus logique puisqu'elle a partie liée avec l'inconscient qui échappe au sujet. Elle rivalise avec l'inconscient en s'appuyant sur lui.

Une interprétation réussie, ce terme semblant plus adapté que celui de juste n'est donc pas un énoncé de savoir, parce qu'alors elle ne s'approcherait pas de ce qui est étranger, inconnu. Elle est réussie non pas quand elle apporte du savoir mais quand elle fait vaciller ce qui était su.

Ce vacillement peut se vérifier quand par exemple l'analysant reste en suspend. J'ai eu la chance d'en entendre quelque chose par Jacques Aubert récemment à propos de sa rencontre avec Lacan et d'une question de traduction qu'il lui a posée. Quand il a pris contact avec Lacan pour lui demander d'intervenir au symposium qu'il organisait sur Joyce, il était jeune et Lacan était lui déjà très connu; il était très intimidé. Il est allé le voir pour lui exposer sa demande un jeudi ou un vendredi, et Lacan, à la fin de leur entretien, lui a demandé de le rappeler le lundi suivant à 18h pour lui donner sa réponse. Il rappelle donc, très stressé, au jour et à l'heure convenu, et Lacan de lui dire au téléphone: « ha, qu'est-ce que vous me mettez sur le dos. » De cet entretien téléphonique, ce dont il se souvient le plus, ce n'est pas du propos de Lacan mais du « Ha » qui l'a laissé en suspens. Ce « Ha », qui n'a donc rien à voir avec le sens, pouvait être entendu de différentes manières et Jacques Aubert en est resté suspendu.

Il donne un deuxième exemple de cet effet suspensif et qui l'a mis au travail, quand il parle à Lacan du souhait de Joyce d'être lu à haute voix. Il lui cite pour cela cette fameuse phrase de Joyce: « Who ails tongue coddeau a space of dumbillsilly ? » qui peut être entendue comme « Où est ton cadeau, espèce d'imbécile ? ». Lui faisant part de l'importance du son pour Joyce, il a vu sur le visage de Lacan un très grand intérêt qui aussitôt lui a fait penser: qu'est-ce que j'avais dit là pour intéresser à ce point Lacan? Ce qu'il a dit prend une toute autre importance, et il raconte très bien combien cela a fait vacillement pour lui, combien c'est venu alimenter son désir d'en savoir plus.

Dans ces deux exemples, le « Ha », et l'expression du visage de Lacan, aucun sens.

Le vacillement se vérifie aussi par la coupure, coupure de l'intentionnalité et donc coupure dans la jouissance. Cet évidemment produit dans la jouissance donne au sujet l'opportunité d'une nouvelle élaboration.

On dira de cette coupure qu'elle est inaugurale en ce sens, qu'après, le sujet n'est plus comme avant.

Couper, ça peut être violent, c'est autre chose que chatouiller. « Dans la pratique analytique, ce dont il s'agit, ce n'est pas simplement de chatouiller. On s'aperçoit qu'il y a

des mots qui portent, et d'autres pas. C'est ce qu'on appelle l'interprétation. », dit Lacan en 1974 dans sa conférence intitulée *Le phénomène lacanien*¹⁴.

La coupure, c'est trancher dans le vif. Pour un obsessionnel, c'est plutôt trancher dans le mort, mais ça met à vif. C'est trancher dans les adhérences

Ainsi, la séance courte vise moins la production d'une parole qui alimente le sens que le vidage de la jouissance. La parole inclut une dimension de jouissance qu'il faut couper. Il faut faire barrage à la satisfaction de la parole de transfert, ce qui est bien compliqué si ce n'est paradoxal puisque, en même temps, pas d'analyse sans parole.

Il y a donc des effets qui prouveraient l'interprétation mais cela suppose de rester très prudent sur sa réussite.

Freud se posait déjà la question: « Mais ces réactions du patient sont la plupart du temps équivoques et n'autorisent pas de conclusion définitive; Ce n'est qu'en continuant l'analyse que nous pouvons décider si nos constructions sont exactes ou inutilisables¹⁵. »

Il faut donc continuer l'analyse pour vérifier l'interprétation, mais l'interprétation ne peut pas se réduire à avoir pour effet d'entraîner la libre association, sinon l'analyse serait sans fin. Il y a toujours des effets de sens possibles qui permettent d'associer et d'apprendre.

Lacan aussi, dans son premier séminaire, montre avec un exemple que l'effet ne garantit rien.

C'est donc très compliqué cette affaire puisque, finalement, sait-on jamais quand il y a eu interprétation réussie?

Est-ce que seule la fin de l'analyse prouverait l'interprétation analytique sans conteste?

¹⁴ Conférence prononcée au centre méditerranéen universitaire de Nice le 30 novembre 1974.

¹⁵ S.Freud, Constructions dans l'analyse, in *Résultats, idées, problèmes*, PUF, 1985, p. 277.